

Fête de la Sainte Famille de Jésus, Marie et Joseph. Année C. Homélie
Dimanche 26 décembre 2021. 1 S ; 1Jn 3, 1-2. 21-24 ; Lc 2, 41-52
Notre Dame du Rosaire – Les Lilas

Première lecture, dans le premier livre du prophète Samuel 1, 20-22 ; 24-28.

Les problèmes de fécondité peuvent casser un couple. Anne a galéré dans la prière pour ne pas se faire rejeter par Elcana, son époux, et avoir un enfant, alors qu'elle semblait stérile. Du coup, Anne s'affirme devant son mari, c'est elle qui donne le nom à l'enfant et elle le laisse aller tout seul faire les prières au sanctuaire. Plus que les autres femmes, Anne ressent que l'enfant n'est pas seulement le fruit naturel de son couple mais est, plus radicalement, un don de Dieu. Cela a été tellement fort qu'elle décide de donner son enfant à Dieu : « *Le Seigneur me l'a donné, à mon tour je le donne au Seigneur.* » Comme elle va être séparée de son enfant, elle ne monte pas tout de suite avec son mari pour la prière de reconnaissance, elle attend que l'enfant soit sevré (à trois ans, comme l'âge du taureau qu'elle offre), c'est-à-dire qu'elle en profite le plus possible. L'enseignement de cette histoire est double. D'abord, dans la Foi, nous avons deux sources : nos parents, mais aussi Dieu. Et nous sommes redevables aux deux, à nos parents et à Dieu. Mais aussi, la mission de la famille est d'envoyer les enfants dans le monde et non pas de les retenir indéfiniment. Par contre, il y a quelque chose à dénoncer, avec Jésus, dans le geste d'Anne. C'est elle qui décide pour l'enfant, il n'a rien à dire. Il y a un abus de pouvoir, nous sommes encore dans une culture où l'enfant n'a aucun droit. Et aussi, dans une culture religieuse où il faut rétribuer Dieu pour ses dons. Jésus au contraire est un homme libre. Il n'est pas donné à Dieu par ses parents, c'est lui qui s'offre lui-même librement : « *Ma vie nul ne la prend, mais c'est moi qui la donne* » (Jean 10, 18).

Deuxième lecture dans la première lettre de saint Jean 3, 1-2 ; 21-24.

La société informatisée a tendance à résumer l'identité d'une personne à des numéros sur une carte vitale et à des codes pour accéder à un service. C'est l'individualisme total. Un individu n'est plus considéré par rapport à son entourage relationnel, mais simplement comme un être, ayant des droits d'accès, et un consommateur. Pour l'anthropologie biblique, il en est tout autrement. Dans la Bible, un sujet personnel est identifié par ses relations avec les autres : « *frère de* » Jean, « *époux de* » Marie, « *fil de* » Joseph, « *ami de* » Jésus. L'identité d'une personne dans la Bible est toujours relationnelle. Les noms eux-mêmes des personnes contiennent une relation : Zacharie veut dire « *Dieu se souvient* » ; Jean veut dire « *Dieu fait grâce* » ; Joseph veut dire « *que Dieu ajoute (d'autres enfants)* » ; Marie veut dire « *Voyante* » ou « *Dame* ». Du coup, le nom dit un lien avec les autres, le nom ouvre sur un lien d'amour. La première ligne de notre lecture l'exprime avec force : « *Voyez quel grand amour nous a donné le Père pour que nous soyons appelés « enfants de Dieu »* ». Voilà notre vrai nom, car il exprime une vraie relation à vivre dans un vrai amour. Malheureuses les personnes qui n'ont pas d'amis, qui n'ont pas d'amour, car elles n'existent pas rationnellement et sont réduites à leur numéro. Et nos chemins de vie sont vrais s'ils sont chemins de croissance de nos relations. Le but de nos relations est exprimé par Jean : au bout du chemin « *nous lui serons semblables et nous le verront tel qu'il est* ». Le but du chemin est la communion dans l'amour, tant avec Dieu qu'entre nous tous. Jean l'exprime encore d'une autre manière : nous « *demeurerons* » en Dieu et Dieu « *demeurera* » en nous. Oui, car la personne qu'on aime habite notre cœur, et, être aimé, c'est être accueilli dans le cœur de l'autre. Attention, l'individualisme engendre des « sans domicile » de l'amour, car ces individus ne trouvent aucun cœur pour y être accueillis.

Évangile de Jésus Christ selon saint Luc 2, 41-52.

Luc conclue, avec cette scène, les deux chapitres qu'il a rajoutés à son évangile comme pour dire que tout ce qui s'est passé pour Jésus était déjà contenu dans les événements de son enfance. Ces deux premiers chapitres commencent et se finissent à Jérusalem, comme tout l'évangile de Luc commence et se finit à Jérusalem. Et Luc termine cette partie de son évangile par une fête de la Pâque comme son évangile se termine le soir de Pâque.

La famille monte à Jérusalem pour chaque Pâque, en pèlerinage, c'est-à-dire en caravanes de pèlerins, ce qui permettait de s'entraider et d'éviter les voleurs qui détroussaient les pèlerins.

Mais, comme Jésus a douze ans, c'est aussi sa Bar-mitsva (fils - de la loi). Après cette prière, Jésus est considéré comme adulte et, sur l'esplanade du Temple, il change de parvis. Il n'est plus sur le parvis des femmes et des petits enfants, il passe du côté de Joseph sur le parvis des hommes. De plus, adulte, il peut se balader partout tout seul et aller voir toutes les écoles bibliques et théologiques qui accueillent sur le bord de l'esplanade. Ces écoles accueillent avec tout ce qu'il faut pour manger et dormir et y rester plusieurs jours. Jésus ne s'est pas perdu, il a pris son indépendance, comme la loi le lui autorise. Quand la caravane des pèlerins repart, c'est aussi tout à fait normal que Joseph et Marie pensent que Jésus est dans la caravane avec d'autres membres de la famille.

Comme nous l'avons vu dans mon commentaire sur la deuxième lecture, Jésus s'identifie par ses relations. Une identité riche : « *Fils de la Loi* » par sa Bar-mitsva, « *Fils de Joseph et de Marie* », « *Fils de Dieu notre Père* ». Ces noms ne s'opposent pas mais s'ajoutent les uns aux autres, en enrichissant les relations de Jésus. Le chapitre de Luc se termine : Jésus « *grandit en sagesse, en taille et en grâce* ». Jésus grandit donc physiquement et intellectuellement, mais aussi en « *grâce devant Dieu et devant les hommes* ». La « *grâce* », ce sont les dons gratuits que nous nous offrons les uns aux autres par l'intensité de nos relations, tant avec Dieu qu'avec les hommes. La croissance de Jésus est un enrichissement relationnel. Jésus sait qu'il habite dans le cœur de ceux qui l'aiment, comme Marie et Joseph, mais aussi « *chez mon Père* ».

Luc, pour bien montrer que cet événement annonce tout ce qui va se passer dans la vie de Jésus, sa passion à Jérusalem lors d'une fête de Pâque, et le troisième jour sa résurrection, souligne que cette perte et ce recouvrement de Jésus par Marie et Joseph, a duré trois jours. C'est le troisième jour que Marie et Joseph retrouvent Jésus. Et au cœur de sa passion, Jésus s'abandonne à son « *Père* » : « *Père, entre tes mains je remets mon esprit.* » (Luc 23, 46). Le cordon ombilical qui rattache une maman à son enfant n'est pas coupé une seule fois. Mais, psychologiquement, c'est une épreuve qui se reproduit plusieurs fois dans la vie, chaque fois que son fils lui est arraché par les événements, ou qu'il part de lui-même. « *Nous avons souffert* » dit Marie, mais elle n'en a pas fini de souffrir et de perdre son enfant. Elle fait bien de garder tout ça « *dans son cœur* » pour devenir plus forte et se préparer à tout ce qui va arriver. C'est peut-être en cela que cette famille atypique peut enseigner quelque chose à toutes nos familles. Si les familles sont un lieu de naissance et de croissance, elles doivent être aussi un lieu de départs et d'envois vers les autres.

Les couples qui commencent une famille parlent tout naturellement de leur projet en disant : on veut « *avoir des enfants* ». Je dénonce cette expression. Je raye le mot « *avoir* » et je raye le mot « *enfant* ». Le métier de parents n'est pas d'avoir des enfants, mais d'envoyer des adultes vers leurs frères. Avoir des enfants fonctionne plutôt assez vite et bien, mais former des adultes et leur apprendre à aller vers les autres, est peut-être le métier le plus difficile du monde et celui pour lequel il n'y a pas assez de formation. Il ne s'agit pas de simplement nourrir les enfants, ni de les instruire, mais de les rendre aptes à la relation avec les autres. Dans l'anthropologie biblique, l'homme n'est pas seulement un animal supérieur, il est aussi capable de relations d'amour et de se construire en grande famille humaine, dans un amour les uns des autres, à l'image de l'amour de Dieu pour nous. La famille peut ainsi être le lieu de nous extraire de nos instincts originels égoïstes. Le lieu de mise

en place de relations de connaissance et d'amour les uns des autres. Le lieu d'élargissement de nos relations en intensité et en extension à l'échelle de toute l'humanité.

La famille de Jésus avait toutes les difficultés envisageables pour exploser et se défaire. Joseph n'est pas le vrai père. Avant même la naissance, il faut migrer vers une autre région. Et, quand Jésus est né, il faut migrer vers un autre pays (en Égypte). Le tout dans des conditions de niveau de vie handicapantes. Et dans un pays sous occupations militaires. Ce qui fait la force d'une famille dans de telles conditions, c'est la priorité donnée à l'enfant comme but du couple. Le renoncement à tous les égoïsmes. Quand tout est fait pour l'enfant, le couple reste soudé et fort. En cela la famille est un lieu d'épreuves et de victoires.

La famille n'est pas seulement le lieu de la naissance « physique » de l'enfant, ce qui peut être contourné par les technologies actuelles. La famille est la cellule de relations à trois qui permet la naissance d'un petit d'homme comme une « personne » « humaine » « en relation ». Quand l'enfant vient de naître, il est encore fusionnel avec sa mère comme il l'était dans le ventre. L'intrusion d'une autre personne, le père dans le meilleur des cas, dans l'univers du bébé, lui fait réaliser qu'il est « autre » que sa maman, et qu'il est aussi relié à une troisième personne, son père. Ce sont ces relations à trois qui permettent à l'enfant de se reconnaître comme un « je » devant un « tu » et un « il ». C'est la naissance « relationnelle » de l'enfant comme une personne humaine unique et n'appartenant ni à l'un, ni à l'autre de ses parents. En l'absence du père, il faut que d'autres personnes jouent ce rôle de tiers pour faire « naître » l'enfant, si non il en gardera un retard relationnel pour aller vers les « autres ».

Le minimum de personnes en relations pour permettre à chacune de s'épanouir sans se sentir possédée est trois.

Ceci se retrouve dans toutes les relations humaines. Chaque fois qu'une personne ou un groupe se replie sur lui-même en excluant les autres, il entame un déficit relationnel qui le diminue comme personne humaine. Nous n'appartenons même pas à l'humanité comme groupe totalisant, mais nous appartenons aussi toujours à un « Autre » : Dieu. Et cet « Autre », Dieu, ne nous possède pas, ce serait une vision panthéiste, ou un rapport d'inféodation idolâtrique. Le Dieu de la Bible nous envoie à distance et en face de Lui pour nous proposer une alliance libre et réciproque.

Dieu lui-même, « unique », n'est personnel, que comme famille « trinitaire », où chaque personne se reçoit et se donne à égalité. Les NOMS que nous donnons à chaque personne divine pour la liturgie ne sont pas des noms qui diraient des relations entre elles, et du coup inégalitaires. Ce ne sont que des noms qui disent leur relation avec nous et leur mission à chacune, pour nous. Dieu est notre Père pour nous. Jésus est notre frère pour nous faire devenir enfants (Fils) du Père. Et l'Esprit Saint est notre Ami, ce tiers, qui nous envoie vers l'« autre », comme chaque personne est tournée vers l'autre au sein de la Trinité. Et ceci dans une telle communion que Dieu en est UN.

Jean-Marc DANTY-LAFRANCE